

mépris des compétences réelles et aux pires bévues. Ou bien, s'il est consciencieux, elle lui maintient les yeux fixés sur d'innombrables dossiers, le regard perpétuellement attiré par des détails infimes — et il n'a plus d'horizons.

M. Briand ne méprise pas les spécialistes et recherche leurs avis. Mais il n'entre pas dans le labyrinthe de leurs travaux. Il préfère réfléchir sur les conclusions des uns et des autres; il les relie; il les harmonise. C'est un esprit non pas analytique, mais synthétique. Et sa soi-disant paresse n'est peut-être qu'une réflexion — même inconsciente — une assimilation, une « ruminance » perpétuelle.

Du moins est-ce ainsi qu'il m'apparaît — si mal que je le puisse connaître.

On dit encore de lui:

— De l'habileté, certes. Mais aucune idée générale.

Un de ses historiographes — anonyme et peu favorable — écrit à propos de son rôle pendant la guerre :

*« Son instinct le servit d'une façon heureuse lorsqu'il réussit à fixer sur le papier les résultats et les bénéfices de la victoire par des accords avec nos alliés. »*

Si donc on reconnaît à l'actif de M. Briand un acte politique incontestablement utile, c'est « son instinct » qui l'a guidé. Ce ne sont pas ses doctrines.

Mon Dieu! je suis bien près de souscrire à ce jugement — à condition qu'on entende par « instinct » cette faculté de synthèse qui me semble propre à M. Briand, ce sens de la généralisation qui lui permet d'apercevoir les problèmes dans leur ensemble — ce qui vaut bien ces « idées générales » auxquelles se cramponnent les hommes d'Etat qui, à la moindre tempête, ont toujours besoin d'une bouée.

« Cet accord avec nos alliés » que M. Briand a cru nécessaire pendant la guerre, il l'a estimé indispensable après la paix. (Et, après tout, s'il lui fallait une idée générale, c'en est bien là une !) On lui a reproché de sacrifier à cet accord les intérêts de la France. Il peut répondre à cela qu'il voyait ces intérêts liés à cet accord. Je crois qu'il n'est pas possible en effet à cette intelligence (ou à cette imagination, ou à cet instinct) essentiellement synthétique de concevoir le problème « France » isolé des autres problèmes qui se posent aujourd'hui de par le vaste monde.

C'est sans doute à cette faculté de synthèse et de simplification que tient l'« habileté » proverbiale de M. Briand. Au lieu que les questions politiques ou diplomatiques lui apparaissent séparément, comme des opérations arithmétiques à résoudre, son esprit paresseux a volontiers recours à l'algèbre, met les problèmes en équation, lie ces équations les unes aux autres, supprime les termes inutiles. Ainsi réussit-il à concilier les antinomies, à accorder les contraires, bref à mettre sur pied des combinaisons qui seraient impossibles à d'autres, butés sur une opération intermédiaire...

— Le tout non par calcul, mais par instinct.

— Je l'accorde. Mais que m'importe? Si M. Briand, à Cannes, avait songé à mieux organiser son service de presse et sa propagande personnelle il ne se